

Le Moi corporel. Autisme et développement

C'est une sorte d'« arlésienne » dans la psychanalyse de l'autisme que Geneviève Haag dissipe en publiant, après des dizaines d'articles et de participations à des projets collectifs, ce premier livre sobrement intitulé : Le Moi corporel. Autisme et développement. Et pour cause, cet ouvrage en forme de collected papers prit le temps dont il avait besoin pour voir le jour mais il compile aujourd'hui plus de deux décennies (1983-2005) de réflexions, revues pour l'occasion, d'une pionnière de la compréhension de l'autisme en France. Cinquante ans de carrière comme psychanalyste-chercheuse inspire d'emblée un certain respect, d'autant que les psychothérapeutes s'occupant d'enfants doivent probablement tous, même s'ils l'ignorent, au moins un petit quelque chose à Geneviève Haag.

Et si ce ne sont pas ses avancées théoriques, cliniques et techniques, ce sera son combat pour défendre la méthode psychanalytique, déployée sur un versant politique - où elle dissipa un grand nombre de malentendus sur la profession, détaillant sans relâche les vécus corporels des enfants autistes et la possibilité de les transformer par un travail spécifique de psychothérapie - mais également associatif (la CIPPA) où elle offrit, justement, aux thérapeutes les moyens de se réunir et d'approfondir leur formation. Pour tout cela, le rayonnement de Geneviève Haag est colossal dans la pédopsychiatrie et la psychanalyse en France, mais sûrement bien au-delà. Difficile de saisir, dès lors, la raison pour laquelle ses textes restent si peu connus, mise à part sa célèbre Grille de repérage tirée d'une recherche collective publiée en 1995 ; réputés théoriquement ardues voire trop spécialisés, ils semblent en effet difficilement passer le plafond de verre de l'étude théorico-clinique des autismes. Profitons donc du « véritable événement » (Bernard Golse, dans sa préface) que constitue cette publication pour réaffirmer l'envergure généraliste de la pensée de Geneviève Haag qui remonte dans cet ouvrage, avec patience et une certaine élégance, les racines de la vie psychique mais aussi celles de la théorie psychanalytique.

Les textes sont proposés au lecteur dans un ordre chronologique, ce qui permet de voir comment Geneviève Haag mena son odyssée conceptuelle bien en amont de Sigmund Freud mais jamais sans lui, embarquant d'emblée avec elle une de ses intuitions lapidaires voulant que les premières identifications de l'être humain seraient corporelles. Et pour étudier les peintures rupestres dans cette préhistoire du Moi freudien, Geneviève Haag entreprend de s'éclairer aux lueurs d'un flambeau tressé de trois lianes : l'observation naturaliste du bébé d'après Esther Bick, le matériel clinique tiré de ses analyses d'enfants autistes et un dialogue conceptuel du jeu pulsionnel de la ligne théorique classique avec une ligne disons plus « anglaise » sur la formation/introjection de la contenance psychique ; enjeux psychanalytiques très contemporains mais résolument ouverts, dans ce livre, aux apports cognitivistes et neuroscientifiques.

Voici un mélange qui peut apparaître bien savant de prime abord, d'autant que l'écriture de Geneviève Haag inspire une certaine atmosphère scientifique qui se retrouve dans sa méthodologie rigoureuse, la précision de ses descriptions et de son vocabulaire (anatomique en particulier) mais aussi dans le raffinement de ses élaborations métapsychologiques. Cet aspect de son approche utilise, dans le bon sens winnicottien du terme, l'autisme comme une machine à remonter/figer le temps développemental pour cerner les premières étapes de la constitution du Moi, qu'elle théorise - on l'aura compris - corporel, avant la résolution des clivages primitifs, c'est-à-dire bien avant que l'espace psychique ne soit en mesure de distinguer durablement quoi que ce soit, en premier lieu un dehors et un dedans, et donc de contenir des objets internes. Pourtant, l'image du savant montre rapidement ses limites quand on lit cet ouvrage, tant l'ombilic de sa pensée se situe dans un « petit » phénomène qu'elle met à l'honneur dès son introduction et qui témoigne tout autant de sa modestie que de ses qualités d'observatrice : la surprise. Nous nous limiterons ici aux plus notoires.

Surprise de découvrir que le fond de soi trouve une origine dans le tactile du dos qui, combiné à l'interpénétration des regards et à l'enveloppe sonore entre autres, crée un rassemblement sensoriel dessinant un premier sentiment d'entourance. Surprise que la soudure fantasmatique des deux moitiés du corps ne soit pas donnée d'emblée, que les premières identifications soient non seulement corporelles mais intracorporelles et que le corps du bébé joue très tôt, véritable petit théâtre, des scènes de pertes et de retrouvailles d'avec l'objet. Surprise que ce qu'on appelle peau depuis les travaux d'Esther Bick et de Didier Anzieu puisse être modélisé comme un entrelac vivant soutenu par une armature en forme de structure radiaire – comme une pâquerette dans un dessin d'enfant – composée d'innombrables boucles de relations entre le fond de soi et le fond de l'autre. Offrant au passage de précieux développements à l'idée bionienne d'un squelette psychique interne, cette dernière conceptualisation fournit une représentation assez magistrale des rencontres successives qui sculptent et déterminent un être humain, tout au long de son existence.

Bien entendu, (se laisser) surprendre n'est pas comprendre et l'élaboration théorique se fait à la faveur des après-coups et des rencontres, justement, avec les bébés et les enfants autistes mais aussi avec des figures psychanalytiques marquantes comme Frances Tustin, James Gammill, Donald Meltzer, James Grotstein, Didier Anzieu ou André Green. Et c'est en compagnie de ces penseurs indépendants et créatifs que Geneviève Haag pousse la compréhension primitive des concepts centraux de la métapsychologie freudienne : la bisexualité psychique enracinée dans les deux polarités du regard incapables de s'interpénétrer dans l'autisme ; l'identification, nécessitant préalablement un « ange gardien » prototypique qu'elle nomme objet latéral d'identification primaire ; l'angoisse dont elle sonde et conceptualise les plus précoces – corporelles elles aussi – toujours à l'œuvre dans l'autisme mais matrice des angoisses à venir chez tout un chacun, et bien d'autres encore que nous ne pourrions pas récapituler en quelques lignes.

Ce que nous pouvons faire, en revanche, c'est formuler une espérance. Celle que ce livre parvienne enfin à clore l'injuste procès, parfois attenté à Geneviève Haag, de ne pas faire « vraiment » de la psychanalyse sous prétexte qu'elle s'intéresse davantage à comprendre les étapes de construction du théâtre antique de Sophocle plutôt qu'à commenter encore son Œdipe roi. Et si l'ouvrage montre, puisqu'il le faut encore, que le monde psychanalytique de Geneviève Haag s'inscrit bel et bien dans la continuité de celui de Sigmund Freud, il prouve aussi qu'il en consolide tout le socle théorique en poussant loin les explorations de l'ancrage corporel de son destin des pulsions. Alors si la surprise est, comme le pensait Aristote, l'épreuve du vrai courage, Geneviève Haag ne manqua ni de l'un ni de l'autre pour s'intéresser, à la fin des années 60 dans un Paris psychanalytique dominé par la pensée structuraliste de Jacques Lacan, à des enfants s'assortissant tellement mal de la notion de structure et – pire ! – sans discours. Ce livre témoigne de l'attention qu'elle mobilisa à comprendre leurs narrativités préverbales et, n'ayons pas peur de le dire, à leur offrir une certaine poésie qui vient alléger, d'ailleurs, ses développements théoriques les plus exigeants. Une belle interpénétration du « dur » de la recherche et du « doux » du rêve en somme pour ce livre qui s'imposera vraisemblablement, au fil du temps et de ses rééditions, comme un classique incontournable de la genèse du Moi.